



HAL
open science

Les fictions réalistes du biorégionalisme

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

| Mathias Rollot. Les fictions réalistes du biorégionalisme. *Urbanisme*, 2023, 430. hal-04032048

HAL Id: hal-04032048

<https://hal.science/hal-04032048v1>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES FICTIONS RÉALISTES DU BIORÉGIONALISME

Mathias Rollot

Au mitan des années 1980, la Planet Drum Foundation a posé les fondements de la méthode biorégionaliste aux États-Unis, pour ensuite infuser des associations, des municipalités, des services techniques et des départements de planification régionale. Un courant de pensée qui essaime désormais dans la société civile française.

En 1986 se tient à San Francisco une série de colloques sur les « villes vertes » et « l'urbanisme soutenable ». L'évènement est organisé par la Planet Drum Foundation, une association créée une dizaine d'années plus tôt par des militants écologistes nullement issus du monde de l'urbanisme. Araignée au centre de la toile, la Planet Drum est l'organe à l'origine du mouvement biorégionaliste dans son entier ; elle dynamise les communautés se revendiquant de ce courant de pensée et organise de multiples actions de terrain (restauration écologique, éducation populaire aux milieux, rencontres, publications, etc.). L'objectif de l'association, en organisant cet évènement centré sur les questions urbaines, est triple. Premièrement, elle poursuit par là sa mission écologiste originelle, en formulant un ensemble de propositions biorégionalistes pratiques, à destination des élus, techniciens et citoyens de tout le bassin-versant – mégalopole, villes et villages inclus. Deuxièmement, son idée est aussi d'initier un mouvement international autour du concept de « ville verte » (*Green City*) qu'elle a inventé au cours des années 1980. Troisièmement, son but est de renforcer la présence des idées biorégionales et du mouvement biorégionaliste au sein, cette fois, des milieux de l'urbanisme et de la planification – un monde qui n'avait jusqu'alors été que brièvement évoqué¹ dans les divers travaux théoriques et actions militantes de l'association.

Une association radicale au service du réel

La série de rencontres est un réel succès, tant et si bien qu'en 1989, la Planet Drum édite un petit ouvrage d'une soixantaine de pages issu de ces évènements, explicitement intitulé *A Green City Program for San Francisco Bay Area Cities and Towns*. Simple d'accès, le livre est rédigé pour être compréhensible et applicable par le plus grand nombre. Pragmatique, il se conclut sur un petit annuaire présentant les multiples associations écologistes déjà présentes et œuvrant sur place en des sens similaires à celui décrit dans l'ouvrage. En ouverture, il présente aussi des

remerciements intéressants à commenter, notamment au regard du nom figurant en tête de liste des « généreux donateurs » ayant permis la publication : Earth First! Foundation – célèbre organisation écologiste radicale controversée, engagée dans « l'action directe » et le sabotage industriel, prônant une réelle « révolution » écologiste, dût-elle passer par la violence.

Il n'est nullement surprenant qu'une telle organisation soutienne le travail de terrain de la Planet Drum Foundation : Dave Foreman, cofondateur d'Earth First!, n'avait-il pas lui-même écrit, cette année-là, que son organisation était « *la milice du mouvement biorégional*² » ? Mais surtout, il importe de reconnaître cette complicité entre les associations pour bien entendre la remarquable radicalité de la Planet Drum elle-même et du mouvement biorégionaliste qu'elle a fondé au cours des années 1970. Cette capacité à faire alliance avec des pans opposés de la société, la liberté de proposer des journées d'études sur des problématiques aussi complexes que ceux de la planification urbaine et territoriale en tant que non-experts du sujet, et l'engagement positif et pragmatique au service d'une écologie concrète : voilà ici réunies plusieurs caractéristiques marquantes du mouvement initié par la Planet Drum Foundation.

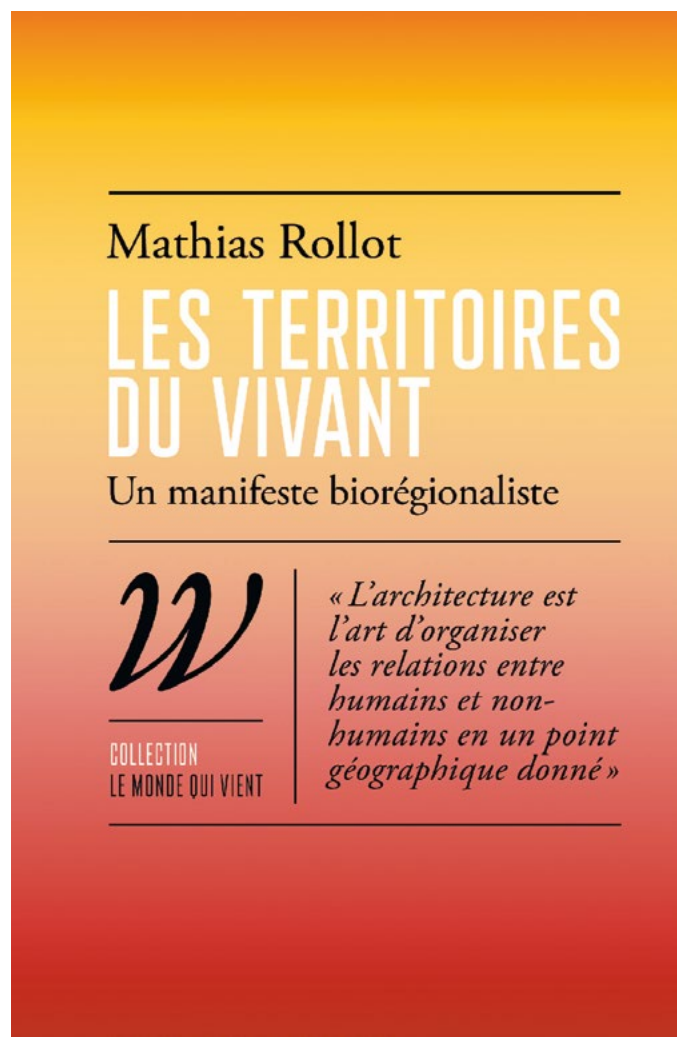
Fruit des engagements éthiques et politiques d'artistes de rues, de militants écologistes, d'activistes politiques, de comédiens, de danseurs et de poètes libertaires, la Planet Drum est un outil de création et de promotion d'idées concrètes. Fondée et dirigée par le couple Peter Berg et Judy Goldhaft, elle s'est toujours positionnée contre la technocratie et l'autoritarisme, en faveur d'une écologie populaire et sociale, inspirée par les peuples premiers et indigènes, émergeant des savoirs et savoir-faire autochtones. Très critique des « environnementalistes de salon » accusés de conservatisme et d'inaction, le mouvement biorégionaliste bâti par Berg et Goldhaft s'est aussi montré très distant avec les mondes universitaire, intellectuel et académique. En témoigne bien la recension que l'association fait paraître à la suite

de la publication, en 1985, de la toute première théorie générale du mouvement, *L'Art d'habiter la Terre – la vision biorégionale* de Kirkpatrick Sale (paru en français en 2020 chez Wildproject) : « *Alors que l'ouvrage mérite sa place à la bibliothèque publique locale [...] je ne crois pas que ce soit le livre que nous attendions, nous, les biorégionalistes crasseux, tout transpirants avec nos genoux encore pleins de compost*³. »

L'outil des biorégionalistes n'est pas premièrement celui du concept, du plan ou de l'écriture; c'est celui de l'agir et du faire communauté, de la transformation des imaginaires et des comportements, de la remise en cause des valeurs. À savoir, comme le synthétise le chercheur Mike Carr, que « *la philosophie du mouvement biorégionaliste conduit à l'action directe, à une mise en œuvre ici et maintenant* ». De sorte que de nombreux penseurs biorégionalistes tentent eux-mêmes de vivre *in situ* et de réhabiter leurs villes et biorégions au moyen d'une grande variété de projets, de communautés et de méthodes. Peter Berg, un des penseurs clés du mouvement, mettait constamment au défi les débats en posant cette même question : « *Quel est le "faire" de tout ce qu'on raconte ?* » En d'autres termes, leur outil est celui de la fiction radicale, de l'« utopie radicale », au sens où l'évoquait récemment la philosophe Alice Carabédian dans son ouvrage au titre éponyme. Quelques ouvrages récemment parus permettent d'aller plus loin sur ce biorégionalisme originel, ses théories et ses socio-histoires, dont *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* et *Les Territoires du vivant* (Wildproject, 2021 et 2023). Pour l'heure, suivons la piste du *Green City Program* pour entrevoir quelques-unes des propositions biorégionalistes concrètes en matière d'urbanisme.

Un urbanisme soutenable pour la baie de San Francisco

A *Green City Program* est construit sur la base de neuf chapitres thématiques, qui correspondent aux différents rencontres qui ont eu lieu durant l'année 1986 : 1. Le végétal urbain, 2. Les transports intelligents, 3. La planification durable, 4. Les énergies renouvelables, 5. Les identités et capacités des communautés de voisinages, 6. Le recyclage et le réemploi, 7. La vitalité des lieux de vie, 8. Les animaux sauvages et leurs habitats urbains, 9. La responsabilité sociale des petites entreprises et coopératives. Si la plupart de ces thématiques semblent banales ou évidentes aujourd'hui, il faut se rappeler qu'elles ne l'étaient absolument pas dans le contexte nord-américain du milieu des années 1980, encore largement aveugle aux problématiques écologiques, à la nécessité urgente de changer de modèle de société et de valeurs, et à l'intérêt de reconsidérer nos rapports avec le non-humain urbain. Le chapitre sur les animaux sauvages urbains est, à cet égard, un des plus éloquents, en insistant sur les « continuités écologiques », mais aussi sur les manières dont l'urbain lui-même pourrait être considéré par endroits comme un milieu habitable par l'animal sauvage – anticipant largement par là les débats contemporains sur l'animal en ville. C'est d'ailleurs en connaissance de tels travaux qu'une géographe telle que Jennifer Wolch proposera, en 1996, la notion de *zoöpolis*⁵, dans une adresse très directe et accusatrice à l'égard de l'urbanisme moderne et son « anthropocentrisme » mortifère. Il est ainsi intéressant de présenter plus largement l'argumentation suivie par ce chapitre particulier non seulement pour ce qu'il nous dira du sujet, mais aussi en ce qu'il est structuré sur l'exact même modèle



Mathias Rollot, Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste, coll. « Le monde qui vient », Wildproject, 2023. Seconde édition revue, corrigée et augmentée d'une postface (éd. François Bourin, 2019, pour la 1^{re} édition).

que tous les autres chapitres. Le chapitre s'ouvre sur « *la façon dont les choses se passent aujourd'hui* », déplorant le peu d'interaction entre humains et non-humains dans les milieux urbains. Il propose quelques précisions sur ce que nous entendons par « *les animaux sauvages et leurs habitats urbains* » (*urban wild habitat*), rappelant au passage l'omniprésence, la quantité et la diversité des animaux vivant au sein des établissements humains – des faucons aux renards, des poissons aux insectes. Il liste ensuite quelques-uns des « *avantages dont les villes pourraient bénéficier* » si elles reconsidéraient leurs rapports aux animaux : meilleure qualité de vie pour toutes et tous, meilleure conscience populaire des écosystèmes locaux et leurs états de santé, et de nombreuses opportunités de développer de nouvelles activités à la fois pour les touristes et les riverains.

Puis, le chapitre propose quelques pistes d'« *actions concrètes dont les villes pourraient se saisir pour promouvoir* » le sujet. Ici, en l'occurrence : lutter contre la pollution, lutter contre l'étalement urbain, protéger et restaurer les habitats sauvages urbains, développer des stratégies permettant de financer la création de

nouvelles zones urbaines écologiques, éduquer les citoyens, etc. Sont ensuite proposées plusieurs visions « à long terme pour la municipalité » (s'attacher à établir des corridors écologiques, etc.), avant que le chapitre ne commence par une petite fable et qu'enfin il se conclut sur une réflexion *via* un récit prospectif illustrant la désirabilité de la vie urbaine au sein d'une « ville verte » ayant œuvré efficacement sur ce point.

Un succès immédiat et une diffusion élargie

On le voit par cette brève plongée au sein d'un chapitre du livre : du récit de l'existant à la fable et jusqu'au récit prospectif, la question de la fiction est omniprésente dans la méthode biorégionaliste. Le livre n'est en rien un ouvrage de théorie philosophique trop abstraite, conceptuelle ou jargonneuse. Entièrement tourné vers l'action pragmatique, le discours biorégionaliste sur la question de l'animal en ville n'est pas non plus celui du praticien et ses problématiques spécifiques (conception et composition morphologique, économie du projet et de l'agence, réglementation et matérialités, etc.). Si le discours prend la voix d'un acteur du débat public, c'est plutôt celui de l'écologue, de l' élu et du citoyen à la fois.

Paradoxalement, l'ouvrage fut pourtant largement diffusé et étudié au sein des universités américaines pendant toute la décennie qui suivit. Selon la spécialiste Cheryl Glotfelty, il fut aussi largement lu et débattu par de nombreux services techniques, associations, municipalités et départements de planification régionale dans tout le pays. Réel succès éditorial, épuisé en moins d'un an et de nombreuses fois réimprimé, l'ouvrage constitue l'opus le plus vendu jamais réalisé par la Planet Drum Foundation en quarante ans d'existence. Fait marquant : après une petite décennie seulement, l'association ne proposa cependant plus que des versions photocopiées de l'ouvrage, pour la simple et bonne raison que la grande majorité des propositions avant-gardistes qu'ils avaient pu y proposer étaient déjà en cours de réalisation un peu partout sur le continent⁶ ! Preuve littérale que, parfois, quand on parle biorégion et urbanisme, la réalité dépasse la fiction (il suffit d'attendre un peu) !

Tout cela ne signifie certes pas que San Francisco soit parfaitement « biorégionale », loin de là. L'action de la Planet Drum ne s'est d'ailleurs jamais tarie pour continuer à améliorer les choses – voir, par exemple, l'agenda en ligne des mobilisations sur le terrain, continuellement mis à jour et nourri de nouvelles actions citoyennes⁷. Et on sait aussi, depuis la récente présidence Trump, à quel point toute « avancée » sociale est aussi fragile que potentiellement réversible...

Reste aujourd'hui à comprendre que faire de ce récit pour nos propres territoires et « biorégions » locales contemporaines. Depuis quelques années, l'idée biorégionale essaime largement dans la société civile française⁸ : des militants de terrain aux ingénieurs territoriaux, des philosophes universitaires aux écoles d'architecture, un grand chantier s'est ouvert pour actualiser et débattre de la pertinence du concept de « biorégion » pour nos propres problématiques. Mais comment favoriser aujourd'hui l'émergence et la métamorphose de ce concept tout en restant fidèle à l'éthique libertaire, écoféministe, décoloniale qui l'a vu naître ? Comment poursuivre ses déploiements dans le *design*, l'architecture, l'urbanisme et la planification territoriale sans perdre de vue le pragmatisme et la radicalité du mouvement

biorégionaliste originel ? Tout reste ouvert et encore à inventer. À la manière de la série de colloques de 1986, pourrait-on imaginer proposer aujourd'hui des rencontres populaires, radicalement écologistes, pragmatiques et réconciliatrices, sur les problématiques urbaines qui sont désormais les nôtres ? C'est peut-être ce qu'a déjà commencé à faire le réseau territorialiste avec ses récents états généraux de la société écologique post-urbaine, ou encore l'Institut Momentum avec ses nombreuses rencontres publiques et publications centrées sur le devenir biorégional de l'Ile-de-France après l'effondrement⁹. Faudrait-il sinon réfléchir à ce que fait le biorégionalisme à la théorie et la pratique de la conception urbaine ? C'est sans doute ce que l'école florentine et ses antennes bordelaises ont pu faire avec l'urbanisme, ce que l'auteur de ces lignes a pu faire avec l'architecture et ce que l'École supérieure d'art et de design (Esad) de Valenciennes a pu porter autour de l'idée de « *design des milieux*¹⁰ ». Ou doit-on plutôt comprendre que le biorégionalisme est une pratique associative de terrain, nécessairement engagée par des acteurs et actrices non expertes, au contact des êtres et des milieux ? C'est ce que revendiquent explicitement de jeunes groupes tels que l'association Hydromondes, collectif d'enquête et d'action de terrain travaillant avec les idées biorégionalistes « à la croisée des arts, des sciences et des luttes¹¹ ».

Il est réjouissant de constater que les germes biorégionalistes ont donné tant de grain à moudre à différentes disciplines et corps sociaux, et qu'ils se déploient aujourd'hui en une telle multitude de stratégies complémentaires. Cette diversité d'approche et de compréhension est une richesse à nourrir. Chacun tente d'y faire fleurir quelque fiction... et travaille pour que la réalité les dépasse au plus vite ! ■■■■

¹ À l'exception notable de quelques numéros de la revue *Raise the Stakes* consacrés au sujet urbain et à quelques opuscules publiés par la Planet Drum Foundation tels que *Reinhabiting Cities and Towns: Designing for Sustainability*, de John Todd and George Tukel (1981), ou *Toward a Bioregional Model. Clearing Ground for Watershed Planning*, de George Tukel (1982).

² Haenke, 1986, p. 28, cité par Bron Taylor, « *Bioregionalism: An Ethics of Loyalty to Place* », *Landscape Journal*, 19(1/2), 2000, p. 50-72. www.jstor.org/stable/43324333

³ *Recension par la revue Raise the Stakes*, n° 11 ; cité par Mathias Rollot, « *Avant-propos* », dans Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la Terre*, Marseille, Wildproject, 2020, p. 15.

⁴ *Bioregionalism and Civil Society*, UBC Press, 2004, p. 72.

⁵ Jennifer Wolch, « *Zoöpolis* », *Capitalism Nature Socialism*, 7(2), 1996, p. 21-47.

⁶ Voir aussi les quelques pages consacrées au livre et son contexte de publication dans l'ouvrage de référence Cheryl Glotfelty et Eve Quesnel (dir.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, Routledge, 2014, p. 24-27

⁷ www.planetdrum.org/gc_resources.htm

⁸ En témoigne le site <https://bioregions-bibliotheque.fr/>, plateforme numérique de science ouverte qui recense depuis 2020 le maximum d'informations sur le biorégionalisme.

⁹ Agnès Sinaï, Yves Cochet et Benoît Thévard, *Le Grand Paris après l'effondrement. Pistes pour une Ile-de-France biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

¹⁰ Voir notamment les nombreux ouvrages susmentionnés publiés par *Eterotopia* et *Wildproject*.

¹¹ <http://hydromondes.org>